

dans la Rochelle, toujours riche de la dotation que son fondateur lui a léguée, et accueillant exclusivement les infortunes auxquelles ce digne négociant l'a consacré.

§ VI. BONTÉ, INDULGENCE.

ZÈLE POUR LE BIEN DE L'HUMANITÉ.

Celui qui n'aime point les autres hommes, n'a point connu Dieu : car Dieu est amour. (SAINT JEAN.)

La Rochefoucauld-Liancourt.

[1747-1827.]

Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt voua son existence entière à l'exercice de la philanthropie. Raconter sa vie serait faire l'histoire de toutes les institutions qui ont pour but de prolonger les jours de l'homme, de prévenir ses besoins, de soulager ses infirmités, d'augmenter son bien-être, et de le rendre meilleur en épurant sa moralité. C'est lui qui introduisit en France la vaccine¹, et il travailla à sa propagation avec un zèle qui donna à cette utile découverte la force de triompher de tous les préjugés, et qui suffirait pour le faire placer au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Il obtint aussi, à force de zèle et de dévouement, la réforme des prisons, l'amélioration du régime des hôpitaux, et l'établissement des dispensaires².

Il introduisit dans sa terre de Liancourt les perfectionnements de l'agriculture anglaise, et y établit des fabriques de coton qui ont servi de modèle à toutes celles qui ont été ensuite créées en France.

Sa maxime favorite était que la meilleure aumône à faire au pauvre, c'est de lui donner de l'ouvrage. Dans cette vue,

1. Avant l'introduction de la vaccine, beaucoup d'enfants mouraient de la petite vérole. La vaccine a été découverte par un médecin anglais, nommé

Edouard Jenner, né en 1749, mort en 1823.
2. Les *dispensaires* sont des établissements de charité où l'on distribue gratuitement des remèdes aux pauvres

il avait fondé à Liancourt une école des arts et métiers. Cette école, qu'il entretenait à ses frais pendant vingt-cinq ans, acquit tant d'importance, que, bien qu'elle fût l'œuvre d'un simple particulier, elle s'était élevée au rang d'une institution nationale, et que Napoléon crut devoir l'adopter au nom du pays. Elle fut transportée à Châlons, où elle subsiste encore. C'est sur le modèle de cette école qu'ont été fondées plus tard celles d'Angers et d'Aix.

La bienfaisance de cet homme illustre était inépuisable. Il ne se bornait pas à aider de ses conseils, il assistait de ses avances, il soutenait de son appui; quand il le fallait, il agissait de sa personne, et il apportait à suivre ses projets et ceux des autres une ardeur qui ne reculait ni devant les fatigues ni devant les obstacles. Toutes ses veilles étaient consacrées à l'étude, et sa plume élégante s'occupait sans cesse à populariser des vérités utiles.

Sa vieillesse fut tranquille et vénérée. Il lui fut donné de voir prospérer tout ce qu'il avait créé : tous les grains qu'il avait semés dans sa jeunesse avaient porté leurs fruits au centuple.

OBLIGEANCE.

Il est triste et sot de s'aimer tout seul; si l'on ne fait jamais rien pour les autres, on ne doit attendre d'eux ni reconnaissance, ni amitié, ni secours. (*Cours de morale.*)

C'est n'être bon à rien que de n'être bon qu'à soi. (B.)

Une promenade de Fénelon.

Fénelon¹, cet homme d'un talent si élevé, d'une vertu si sublime et si pure, était aussi bon qu'il était grand. Toujours occupé de ses travaux, il ne connaissait d'autre délassement que la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire entrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des hommes de la campagne, il se plaisait à s'entretenir avec

1. Précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV; archevêque de Cambrai, et l'un des écrivains les plus célèbres de la France; auteur des

Aventures de Télémaque, du traité de l'Existence de Dieu et de plusieurs autres beaux ouvrages; né en 1651, mort en 1715.

eux. On le voyait assis sur l'herbe au milieu de ces bonnes gens. Il entraînait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière.

Parmi les traits de bonté dont sa vie est pleine, il en est un plus touchant que tous les autres, et qu'Andrieux a raconté en vers simples et pleins de charme :

Fénelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple;
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple :
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
Quand, du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
Alors aux champs aimés du sage et du poète,
Solitaire et rêveur il allait s'égarer;
De quel charme, à leur vue, il se sent pénétrer!
Ses regards, animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste;
Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature et jouit de Dieu même.
Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et, chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Écoute le récit de peines qu'il soulage,
Joue avec les enfants et goûte le laitage.

Un jour, loin de la ville, ayant longtemps erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré;
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit; une famille y pleure.
Il entre; et, sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect.
« O ciel! c'est monseigneur!... » On se lève, on s'empresse,
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.
« Qu'avez-vous, mes enfants, d'où naît votre chagrin?
Ne puis-je le calmer? versez-le dans mon sein;
Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :
« Pardonnez, monseigneur; mais vous n'y pouvez rien;
Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien;
Nous n'avions qu'une vache; hélas! elle est perdue;
Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue,
Notre pauvre Brunon!... Nous l'attendons en vain;
Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
Peut-il être un malheur au nôtre comparable?

— Ce malheur, mes amis, est-il irréparable?
Dit le prélat; et moi, ne puis-je vous offrir,
Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?
En place de Brunon, si j'en trouvais une autre?
— L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?
Pour oublier Brunon il faudra bien du temps!
Eh! comment l'oublier? ni nous, ni nos enfants,
Nous ne serons ingrats... C'était notre nourrice :
Nous l'avions achetée étant encore gémisse!
Accoutumée à nous, elle nous entendait,
Et même à sa manière elle nous répondait.
Son poil était si beau! d'une couleur si noire!
Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
Ornaient son large front et ses pieds de devant.
Avec mon petit Claude elle jouait souvent,
Il montait sur son dos; elle le laissait faire;
Je riais! A présent nous pleurons, au contraire!
Non, monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »

Fénelon écoutait cette plainte naïve;
Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive;
Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
Il promet, en partant, de revoir la famille.
« Ah! monseigneur, lui dit la plus petite fille,
Si vous vouliez pour nous le demander à Dieu,
Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus. Adieu. »
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées :
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout à coup à ses yeux un objet s'est montré,
Il regarde... Il croit voir... il distingue... en un pré,
Seule, errante et sans guide, une vache... c'est celle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle;
Il ne peut s'y tromper... Et soudain, empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant; et Brunon complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente.
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.
Mais que faire? va-t-il poursuivre son chemin,
Retourner sur ses pas ou regagner la ville?
Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille¹...

1. Un millier de pas, c'est-à-dire à peu près un tiers de lieue.

Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »
 Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
 Et marchant lentement, derrière lui l'emmène.
 Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
 Voyez en ce moment ce digne et saint prélat
 Que son nom, son génie, et son titre décore,
 Mais que tant de bonté relève plus encore.
 Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?
 Le voilà, fatigué, de retour au hameau.
 Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,
 On veille, on pleure encor dans la triste chaumière.
 Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfants,
 Ouvrez-moi : c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »
 On accourt, ô surprise ! ô joie ! ô doux spectacle !
 La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle.
 « Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des cieux,
 Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux ;
 Pour nous faire plaisir il a pris sa figure :
 Aussi je n'ai pas peur... Oh ! non, je vous assure,
 Bon ange ! » En ce moment, de leurs larmes noyés,
 Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds,
 « Levez-vous, mes amis, mais quelle erreur étrange !
 Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange.
 J'ai retrouvé Brunon, et, pour vous consoler,
 Je revenais vers vous ; que n'ai-je pu voler !
 Reprenez-la ; je suis heureux de vous la rendre.
 — Quoi ! tant de peine ? O ciel ! vous avez pu la prendre !
 Et vous-même !... » Il reçoit leurs respects, leur amour,
 Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
 On lui parle : « C'est donc ainsi que tu nous laisses !
 Mais te voilà ! » Je donne à penser les caresses !
 Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait :
 Tel, au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.
 « Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore ;
 A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore :
 Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison...
 — Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison ;
 On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos larmes.
 Vous êtes tant aimé ! Prévenez leurs alarmes ;
 Mais comment retourner ? car vous êtes bien las ;
 Monseigneur, permettez... nous vous offrons nos bras.
 Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. »
 D'un peuplier voisin on abat le branchage,
 Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu ;
 « Monseigneur est ici. » Chacun est accouru ;

1. Ulysse, père de Télémaque, revenant, après une très-longue absence, dans Ithaque sa patrie, ne fut reconnu que par son vieux chien, nommé Argus

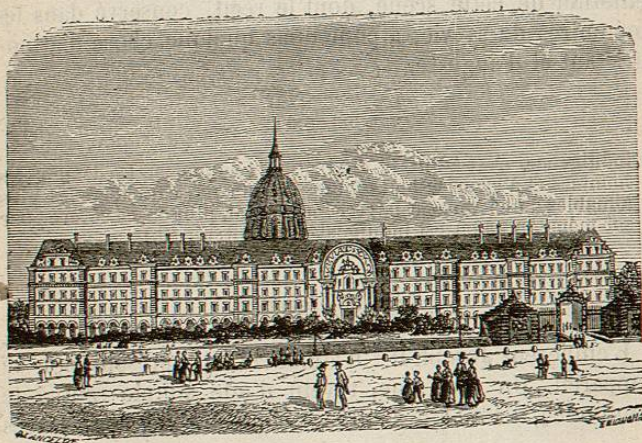
Chacun veut le servir. De bois et de ramée
 Une civière agreste aussitôt est formée,
 Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais ;
 Des branches au-dessus s'arrondissent en dais ;
 Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
 Volent au loin : l'écho les double et les renvoie,
 Il part ; tout le hameau l'environne, le suit ;
 La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
 Le cortège bruyant, qu'égaye un chant rustique,
 Marche... Honneurs innocents et gloire pacifique,
 Ainsi par leur amour Fénelon escorté,
 Jusque dans son palais en triomphe est porté.

COMPLAISANCE.

Quand je rends service, disait un sage, je ne crois pas accorder une faveur, mais payer une dette ;
 La complaisance, quand elle est inspirée par des motifs honorables, est un des liens les plus doux de la vie. (B.)

Traité de Catinat¹.

Le maréchal de Catinat était plein de bonté et de com-



Hôtel des Invalides.

plaisance ; il aimait à considérer les jeux des enfants ; quel-

1. Un des meilleurs généraux et un des hommes les plus vertueux de son siècle.

quefois même il daignait s'y mêler. Un enfant qui l'avait entendu parler avec éloge de l'hôtel des Invalides¹, vint un jour, avec l'empressement naïf de son âge, le prier de l'y conduire. Le maréchal y consent; il prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent; on répète de tous côtés : « Voilà le père la Pensée² ! » Ce mouvement, ce bruit causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : « Ce sont, dit-il, des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables. » Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, et, avec cette noble simplicité, cette franchise des mœurs guerrières qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux : « A la santé, dit-il, de mes anciens camarades ! » Il boit et fait boire l'enfant avec lui. Les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort, emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène, dont le récit, conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

INDULGENCE.

L'indulgence, c'est-à-dire la disposition à supporter les défauts des hommes et à excuser leurs fautes, est un des caractères les plus aimables d'une vertu éclairée. En général, plus on est sévère pour soi-même, plus on est indulgent pour autrui. (B.)

Traité de Joseph II.

L'empereur Joseph II³ n'aimait ni la représentation ni l'appareil. Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, il était allé seul dans une calèche à deux places

1. Magnifique établissement construit, à Paris, sous le règne de Louis XIV; on y reçoit les vieux soldats qui ne sont plus en état de servir.

2. C'était un surnom que les soldats

avaient donné à Catinat, à cause de ses méditations continuelles.

3. Empereur d'Allemagne, fils de François de Lorraine; né en 1741, mort en 1790.

qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville,

Il en était encore éloigné, lorsqu'un homme qui retournait vers la ville, à pied, lui fait signe d'arrêter; Joseph II arrêta ses chevaux. « Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous? Cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et cela ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois. — Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous? — Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse des forêts de l'empereur, où j'ai fait un fier déjeuner. — Qu'avez-vous donc mangé de si bon? — Devinez. — Que sais-je, moi... une soupe à la bière? — Ah! bien oui, une soupe, mieux que ça. — De la choucroute? — Mieux que ça. — Une langue de veau? — Mieux que ça, vous dit-on. — Oh! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph. — Un faisan, monsieur; un faisan que j'ai tué dans les bois de Sa Majesté. — Dans les bois de Sa Majesté! il n'en devait être que meilleur? — Je vous en réponds. »

En général les princes, et même tous les propriétaires, sont fort jaloux de la chasse: un autre aurait sévèrement puni le sergent. Telle ne fut pas la conduite de Joseph II.

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours, il demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendit. « Monsieur, c'est trop de bonté; je craindrais d'abuser de... — Non, non, dit Joseph; votre rue? » Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. « A votre tour, dit Joseph, devinez. — Monsieur est militaire, sans doute? — Comme vous dites. — Lieutenant? — Ah! bien oui, lieutenant; mieux que ça. — Capitaine? — Mieux que ça. — Colonel, peut-être? — Mieux que ça, vous dit-on. — Comment donc! dit l'autre en se rencongnant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maré-

chal¹?— Mieux que ça.— Ah ! mon Dieu, c'est l'empereur ! — Lui-même, » dit Joseph. Le sergent épouvanté se confond en excuses, et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. « Non pas, lui dit Joseph : après avoir mangé mon faisand, vous seriez trop heureux, malgré la pluie, de vous débarrasser de moi aussi promptement ; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte ; et il l'y descendit.

CLÉMENTCE

La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure que peu de moments ; mais celle que produit la clémence ne finit jamais. (Paroles de HENRI IV.)

Titus et Louis XII.

Titus, cet empereur romain² si célèbre par sa bienfaisance, apprit que deux sénateurs ambitieux conspiraient pour s'emparer de son trône. C'étaient deux hommes qu'il avait toujours aimés. Il les fit venir en sa présence et leur parla avec la plus touchante bonté : « Avouez votre faute à Titus, leur dit-il, l'empereur n'en saura rien. » Ils avouèrent tout. Non content de leur pardonner, il les invita dès le soir à sa table. Le lendemain, comme il était seul avec eux, on lui apporta deux épées qui devaient servir à un combat de gladiateurs³ ; il les leur remit pour les examiner, afin qu'ils vissent bien qu'il ne craignait pas de les laisser maîtres de sa vie. Cet excellent prince fut surnommé les *Délices du genre humain*. C'est lui qui, le soir d'un jour où il n'avait fait de bien à personne, s'écria : « J'ai perdu ma journée. »

Louis XII⁴, l'un des meilleurs rois qu'ait eus la France, ne fut pas moins magnanime. Lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans et qu'il disputait la régence à la fille de Louis XI, il avait été vaincu et fait prisonnier dans un

1. La dignité de feld-maréchal, en Allemagne, correspond à celle de maréchal de France.

2. Titus, fils de Vespasien, régna à Rome de 79 à 81 après J. C.

3. Les gladiateurs se battaient entre eux dans les spectacles, pour l'amuse-

ment des Romains. Ces jeux horribles furent supprimés en même temps que les combats contre les bêtes féroces.

4. Louis XII, dit le *Père du peuple*, a régné en France depuis 1498 jusqu'en 1515. A eu pour ministre le cardinal d'Amboise.

combat par la Trémoille. Quelques années plus tard il devint roi : on l'exhortait à se venger de la Trémoille. C'est alors qu'il fit cette immortelle réponse : « Ce n'est pas au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans. » Il appela auprès de lui la Trémoille et le combla de marques de faveur.

A la même époque, il fit faire la liste des principaux personnages de la cour, et, sur cette liste, il mit de sa main une croix rouge à côté de plusieurs noms. Ces noms étaient ceux d'hommes dont il avait justement à se plaindre. Informés de ce fait, ils étaient en proie à la plus vive inquiétude. Louis XII en fut informé : « Qu'ils cessent de craindre, dit-il ; cette croix que j'ai mise à côté de leur nom est pour me rappeler que je suis chrétien et que je dois leur pardonner. » Il leur pardonna en effet, et jamais dans la suite, il ne fit aucune distinction entre eux et les autres personnes de sa cour.

Pardon magnanime : le duc de Bourbon.

Louis¹, duc de Bourbon, ayant été quelque temps prisonnier en Angleterre, signala son retour par une des actions les plus magnanimes dont l'histoire ait conservé le souvenir. Plusieurs de ses vassaux avaient profité de son absence pour piller ses domaines, et se flattaient que personne n'oserait lui rendre compte de leur conduite. A son arrivée, ils s'empressèrent d'aller le féliciter. Ils étaient tous assemblés autour de lui, lorsque le procureur général de ce prince, homme d'une intégrité scrupuleuse et d'une sévérité inflexible, lui apporta un mémoire détaillé des torts qu'ils avaient faits. Ils pâlirent et furent consternés ; mais le généreux prince dit au magistrat : « Avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus ? — Non, monseigneur, répondit-il. — Il faut donc brûler ces papiers, reprit le prince, je n'en puis faire usage. » En même temps, il les prit et les jeta dans le feu sans les avoir lus.

1. Prince du sang, ami et émule de Duguesclin ; mort en 1410.

Vengeance d'un homme de bien.

[1648.]

Lorsque Molé, à la tête du parlement de Paris, se rend au palais de la reine régente pour solliciter la mise en liberté de deux conseillers détenus illégalement, la foule ameutée arrêta sa voiture; et un homme qu'il ne connaissait pas, le prenant par un petit toupet de barbe qu'il conservait toujours au menton, lui adressa d'insolentes menaces. Le lendemain, le premier président reçut une visite; c'était un homme qui venait lui faire connaître celui qui l'avait traité la veille avec tant d'insolence: « C'est, lui dit-il, un pharmacien, mon voisin. » Molé envoya chercher le pharmacien, qui arriva éperdu. « Je vois bien que je suis reconnu, dit cet homme, j'implore votre indulgence! » Molé ne s'amusa pas longtemps de sa frayeur: « Je vous ai envoyé chercher, lui dit-il, pour vous avertir que vous avez un méchant voisin, défiez-vous de lui; adieu. »

Moyen de se défaire d'un ennemi.

[1075.]

Saint Anselme, le plus célèbre auteur d'ouvrages philosophiques qu'ait eu l'Église depuis saint Augustin, avait été nommé très-jeune prieur de l'abbaye du Bec, en Normandie. Sa nomination excita parmi les frères beaucoup de jalousie; mais Anselme opposa à leur haine tant de patience et de charité, qu'enfin il en triompha. Un jeune moine, nommé Osberne, qui s'était déclaré contre Anselme avec encore plus d'acharnement que les autres, persista seul dans ses mauvais sentiments. Le pieux philosophe sut, malgré l'injustice d'Osberne, apprécier son mérite, et découvrant en lui un bon naturel, s'attacha à lui particulièrement; il lui témoigna tant de bonté, qu'il ranima dans son cœur la générosité étouffée par l'aversion, et enfin il eut le bonheur d'obtenir entièrement sa confiance et son amitié. Il n'y a qu'une belle âme qui puisse goûter tout le charme qu'on ressent à gagner le cœur d'un ennemi qu'on estime.

Anselme, devenu le guide et l'ami d'Osberne, connut ce bonheur dans toute sa pureté.

BONTÉ ENVERS LES ANIMAUX.

La douceur envers les animaux est un devoir d'humanité; les maltraiter est un acte inexcusable de barbarie. (B.)

Hogarth¹, peintre anglais, a composé quatre dessins où il a montré comment l'habitude de la cruauté envers les animaux peut conduire insensiblement à la cruauté envers les hommes et enfin au crime.

Dans le premier de ces dessins on voit des enfants qui garrottent des chats et des chiens, qui tirent un coq à l'arbalète, qui percent l'œil à un oiseau, et qui paraissent beaucoup s'amuser de toutes ces souffrances; un petit garçon sort d'une maison et s'élançe dans la rue pour délivrer son chien que l'on torture, il pleure, il supplie ces méchants enfants de mettre la pauvre bête en liberté, il leur offre une belle tourte sucrée qu'il se disposait à manger de bon appétit; mais les enfants le repoussent avec un vilain rire et continuent leurs horribles jeux.

Au second dessin, les enfants sont devenus hommes, mais ils continuent à être cruels envers les animaux. Un cocher frappe avec fureur, à coups de manche de fouet, un cheval qui est tombé et est embarrassé sous les brancards d'une voiture. Deux hommes, l'un très-grand, l'autre très-gros, sont montés sur un pauvre petit âne, qui, en outre, est obligé de porter des demi-tonneaux en guise de paniers et un coffre énorme; un autre homme le frappe par derrière avec une fourche. Enfin un paysan, qui conduit un troupeau, assomme sur le pavé une brebis que la fatigue empêchait d'avancer aussi vite qu'il aurait voulu.

Dans le troisième et le quatrième dessin, ces hommes, dominés par leurs habitudes brutales, maltraitent des femmes et des enfants et sont, par suite, condamnés à des peines rigoureuses.

Aujourd'hui en France comme en Angleterre, la loi

1. Hogarth (Guillaume), peintre anglais, mort en 1764.

défend de maltraiter les animaux sans nécessité; et dans les rues de nos villes personne ne se montrerait brutal envers eux sans exciter aussitôt l'indignation et les murmures des passants.

Quelquefois c'est le mauvais exemple qui entraîne à faire le mal et à en rire : il faut savoir résister, et obéir aux bons mouvements de la conscience.

« Je me souviens, dit M. Édouard Charton, qu'un jour, dans mon enfance, étant à la promenade avec les pensionnaires du collège de Sens, nous entrâmes tous dans un bois pour y chercher des nids d'oiseaux. On se sépara, et je cherchai de mon côté avec ardeur, car jamais je n'avais encore déniché un seul œuf ou un seul petit, et mes camarades se moquaient de ma maladresse. Après avoir battu le taillis pendant plus d'une heure, tout à coup, sur la branche d'un petit chêne, à trois pieds de terre, j'aperçois un beau nid de merle. Tout tremblant d'émotion, j'approche sans bruit, le cou et la main tendus en avant : la mère me voit, m'attend, et ne s'envole du nid que lorsque je touche déjà à l'arbre. Il y avait trois œufs, et je m'apprêtais à les prendre : mais, en me retournant, je découvre la mère qui s'était perchée à peu de distance : il me sembla qu'elle me suppliait en me regardant : mon cœur se serra. Le signal du départ se fit entendre à l'entrée du bois; je pris une ferme résolution, et m'éloignai les mains vides en disant à la mère, comme s'il lui eût été possible de m'entendre : « Reviens, reviens, je t'ai laissé tes œufs; tu retrouveras ta couvée. » Mes camarades avaient presque tous des nids et des oiseaux, et ils se moquaient de moi suivant leur habitude; ils répétaient : « Oh ! nous savions bien qu'il ne trouverait rien. » Une mauvaise honte m'empêcha d'avouer le mouvement de compassion qui m'avait saisi; mais j'étais content de moi, et je ne racontai mon aventure qu'à ma bonne mère, qui m'embrassa en pleurant de joie. »

Le petit Auguste, fils d'un négociant de Paris, n'était pas. il s'en faut de beaucoup, aussi humain que le jeune élève du collège de Sens. Il tourmentait les animaux toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

Un jour qu'il passait devant la boutique d'un boucher, il vit devant la porte un veau attaché par les pieds. Il s'approcha, tourmenta ce pauvre animal en le tirant par les oreilles et en lui donnant des coups de pied. Mais un homme l'ayant aperçu, sortit tout à coup d'une maison voisine, et lui tira si bien les oreilles, que ses dents s'entre-choquèrent : « Aïe ! aïe ! s'écria l'enfant. — Ah ! ah ! lui dit l'homme, cela te fait du mal !... les animaux souffrent aussi quand on les tourmente. » Auguste promit, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

L'homme doit plus que de la douceur, il doit une sorte de reconnaissance à ces utiles compagnons de ses travaux. Le duc de Calabre¹, par une réprimande sévère, rappela un jour cette vérité à un homme qui l'avait oubliée.

Ce prince, chargé par son père du gouvernement de l'État, assisté de ses conseillers, donnait tous les jours audience, à Naples, à ceux qui avaient quelque requête à lui présenter; et, dans la crainte que les gardes ne fissent pas entrer les pauvres, il avait fait placer dans la salle même du conseil une sonnette, dont le cordon pendait hors de la première enceinte. Un vieux cheval, abandonné de son maître, vient se gratter contre le mur, et fait sonner. « Qu'on ouvre, dit le prince, et faites entrer. — Ce n'est que le cheval du seigneur Capèse, » dit le garde en entrant; et toute l'assemblée d'éclater.... « Vous riez, dit le prince.... Sachez que l'exacte justice étend ses soins jusque sur les animaux.... Qu'on appelle Capèse.... Qu'est-ce? un cheval que vous laissez errer? lui demanda le duc. — Ah ! monseigneur, reprit le cavalier, ç'a été un fier animal dans son temps; il a fait vingt campagnes sous moi; mais enfin il est hors de service, et je ne suis pas d'avis de le nourrir en pure perte. — Le roi mon père vous a cependant bien récompensé. — Il est vrai, j'ai été comblé de ses bienfaits. — Et vous ne daignez pas nourrir ce généreux animal qui eut tant de part à vos services ! Allez de ce pas lui donner une place dans vos écuries; qu'il soit traité à l'égal de vos autres animaux

1. Fils d'un roi de Naples, chargé du gouvernement pendant l'absence de son père. La Calabre est une province du royaume d'Italie.

domestiques, sans quoi je ne vous regarde plus vous-même comme un loyal chevalier, et je vous retire ma bienveillance. »

§ VII. CHARITÉ, BIENFAISANCE.

CHARITÉ, BIENFAISANCE DES RICHES.

Le riche ne doit se considérer que comme le dispensateur des biens que la divine Providence lui a confiés. (NEUVILLE.)

Le bonheur des riches ne consiste pas dans les biens qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire. (FLÉCHIER.)

On s'accoutume à la prospérité, et l'on y devient insensible, mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme. Le long usage, qui endurec le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible. (MASSILLON.)

L'habitude des actions de bonté, celle des affections tendres, est la source du bonheur le plus pur, le plus inépuisable :

Elle produit un sentiment de paix, une sorte de volupté douce, qui répand du charme sur toutes les occupations, et même sur la simple existence :

Prends de bonne heure l'habitude de la bienfaisance, mais d'une bienfaisance éclairée par la raison, dirigée par la justice :

Ne donne point pour te délivrer du spectacle de la misère ou de la douleur, mais pour te consoler par le plaisir de les avoir soulagées :

Ne te borne pas à donner de l'argent, sache aussi donner tes soins, ton temps, tes lumières, et ces affections consolatrices souvent plus précieuses que les secours :

Alors ta bienfaisance ne sera plus bornée par la fortune ; elle en deviendra indépendante ; elle sera pour toi une occupation comme une jouissance :

Apprends surtout à l'exercer avec cette délicatesse, avec ce respect pour le malheur qui double le bienfait et ennoblit le bienfaiteur à ses propres yeux : n'oublie jamais que celui qui reçoit est, par la nature, l'égal de celui qui donne ; que tout secours qui entraîne de la dépendance n'est plus un don, mais un marché, et que, s'il humilie, il devient une injure. (*Conseils d'un père à sa fille.*)

Stanislas.

Le roi Stanislas¹, duc de Lorraine, mérita le glorieux

¹ Stanislas Leczinski, roi de Pologne, avait été détroné ; sa fille épousa Louis XV. A la suite d'une guerre heureuse, en 1738, Louis XV fit donner à

Stanislas, comme dédommagement, la Lorraine, à condition qu'après sa mort elle serait réunie à la France. Stanislas mourut en 1766.

surnom de philosophe bienfaisant. On raconte de lui une foule de traits qui feront à jamais chérir sa mémoire. Un jour son petit-fils, le dauphin de France, l'interrogeait sur le grand art de faire des heureux : « Mon enfant, lui répondit Stanislas, aimez les peuples, et vous tenez mon secret. »

Le propriétaire d'un domaine qui était à sa convenance lui ayant fait offrir de le lui vendre, il envoie sur les lieux un de ses intendants pour en faire la visite et convenir du prix. L'intendant, avant de conclure, écrit à son maître que le domaine vaut ce qu'on en demande, mais que le propriétaire, qui a besoin d'argent, sera obligé d'accepter le prix qu'on voudra bien lui donner : « Avez-vous pu croire, répond Stanislas, que je serais capable d'abuser d'une situation malheureuse ? Payez le domaine tout ce qu'il vaut. »

Un seigneur de sa cour, qui plus d'une fois avait eu part à ses libéralités, parlait devant lui avec amertume de ses nombreux établissements en faveur des pauvres, et des secours de tous genres qu'ils y recevaient : « En vérité, ajouta-t-il, il ne leur manque plus que d'avoir des carrosses à leur disposition. — Non, monsieur, dit le roi, non ! je n'ai déjà que trop d'importunités à essuyer de la part des mendiants en carrosse, je me garderai bien d'en augmenter le nombre ; mais je ferai tout mon possible pour que personne ne soit réduit à marcher pieds nus. »

Son plus grand bonheur était de pouvoir consacrer ses économies à la fondation de quelque établissement utile à l'humanité : « Je ne veux pas, disait-il, qu'il y ait un genre de maladie dont les pauvres ne puissent se faire traiter gratuitement. » Dans ce but, il surveillait les hôpitaux déjà établis, en créait de nouveaux, et multipliait à l'infini les soulagements destinés aux malades indigents. Afin d'épargner à la vertu malheureuse l'embarras et la honte de solliciter un utile secours, il avait consacré une somme très-considérable à une fondation d'aumônes secrètes : « On ne doit pas, disait-il, s'informer s'il y a des pauvres, mais demander où ils sont. »